

c'était un whisteur enragé. Il fit une fois, avec Emile Augier et Alfred Tatet, une partie de whist qui dura, avec de courtes interruptions, trois jours entiers.

Son intérieur était plein de souvenirs, de dessins et de caricatures, des aquarelles de Cham et des peintures qui rappelaient quelqu'une de ses chansons.

La vie n'avait pas toujours été tendre pour Nadaud, et il en prenait si bien son parti que l'adversité se lassa. Il eut l'idée, il y a cinq ou six ans, de réunir en album ses meilleures chansons, paroles et musique. L'album se vendait cent francs ; il eut un tel succès que Nadaud reçut de ce chef une petite fortune, près de trois cent mille francs. Jusque-là il vivait d'une pension de six mille francs que lui faisait l'éditeur Heugel en échange d'un traité pour l'exploitation de ses œuvres. Quand il fut riche, Nadaud n'en fut pas plus fier, et ajouta simplement au bien qu'il faisait avec une extrême discréption. Il acheta une villa à Nice et l'appela la "villa Pandore."

Pandore avait été quelque peu vexé, sous l'empire, d'être "blagué" par ce chansonnier. M. Chevreau, alors qu'il était préfet de la Loire-Inférieure, donna aux gendarmes l'occasion de se venger. Très lié avec Nadaud, il apprend son passage à Nantes et, étonné de ne pas recevoir sa visite, il le fait "empoigner" par deux gendarmes, sous prétexte qu'il n'avait pas ses papiers en règle. Et le brigadier, tirant son sabre, lui dit :

— Pour lors, c'est vous qu'êtes M. Nadaud, celui qu'a blagué les gendarmes ?

Nadaud n'était pas tout à fait à son aise.

— Où allons-nous ?

— En prison.

Et les gendarmes le conduisirent à la préfecture, où M. Chevreau le reçut dans sa salle à manger, et lui dit, en lui montrant son couvert mis :

— Que voulez-vous ? mon cher, puisque c'était la seule manière de vous avoir !...

Nadaud était religieux et orléaniste :

Et comme j'ai vécu,
Je mourrai dans la peau d'un vieil orléaniste.

Il ne voulut jamais chanter aux Tuilleries sous l'empire, mais il allait volontiers chez la princesse Mathilde, et c'est là que l'impératrice se rendit pour l'entendre.

— Mais il a une très jolie voix ! disait-elle.

Le chansonnier est resté fidèle à toutes ses amitiés ; mais, hélas ! il a vu tomber, les uns après les autres, presque tous ceux qui l'aimaient : Béranger, Musset, Émile Augier et cent autres.

L'empire l'avait décoré en 1861, presque malgré lui.

En 1870, Nadaud s'était engagé comme infirmier et il avait rendu de réels services, à l'armée des Vosges d'abord, puis à l'armée de la Loire. Il a fait tant de bien, avec douceur et modestie, que le nombre de ses amis était incalculable. En 1886, la "société d'encouragement au bien" lui décerna une médaille d'or.

NOCES D'OR DE S. A. R. LE PRINCE DE JOINVILLE.

S. A. R. le prince de Joinville vient de célébrer ses noces d'or. On pourrait écrire des volumes sur ce grand homme, et nous sommes heureux de profiter de l'occasion pour en dire quelques mots.

Le prince de Joinville, qui vit depuis quarante-cinq

ans dans la retraite la plus absolue, était le plus populaire des fils de Louis-Philippe.

Sa bravoure était légendaire. C'est de ce prince que l'on a dit : "Il est de tous les fils du roi celui que le peuple voit le moins et connaît le mieux."

La vie glorieuse de l'amiral de Joinville est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la retracer. On sait qu'il fut le héros de Saint-Jean d'Ulloa, de Mogador. On sait aussi que c'est lui qui ramena en France, sur la *Belle Poule*, les cendres de Napoléon. Mais ce qu'on sait moins, c'est la douleur dont il fut frappé lorsque, au moment de la guerre de 1870, il ne put exposer sa vie pour sa patrie en danger.

Le récit en est admirablement fait par le général Martin des Pallières, dans son livre : *Orléans*.

"Le lendemain, 26 novembre, je fus distrait de mes préoccupations par un incident qui me causa une pénible émotion.

"J'étais occupé à dicter des ordres à un de mes aides de camp, lorsqu'on vint me prévenir que quelqu'un me demandait un moment d'entretien particulier. La carte portait le nom du colonel Lutherod ; ce nom m'était inconnu. Cet étranger ayant refusé d'expliquer à mon chef d'état-major le motif de sa visite, je descendis au bout d'un instant.

"Comme je n'avais aucune pièce pour le recevoir sans témoin, l'entretien eut lieu dans l'escalier même d'un petit rendez-vous de chasse où était établi mon quartier général. J'attendis qu'il prît la parole.

"— Me reconnaissiez-vous ? me dit-il.

"— Non, monsieur.

"— Vous ne reconnaissiez pas votre ancien amiral ?

"Je cherchais, mais en vain, dans mes souvenirs ; ma réponse fut un signe de tête négatif.

"— Je suis le prince de Joinville. Rappelez vos souvenirs ; c'est moi qui ai commencé votre carrière ; voulez-vous m'aider à finir la mienne ?

"A ces mots, un souvenir de ma jeunesse illumina mon esprit et me reporta bien loin en arrière à une époque plus heureuse.

"— Si vous saviez, continua-t-il, combien j'ai souffert dans mon exil ! Eloigné pendant trente ans de la France, de tout ce que j'aime, aujourd'hui je suis rebûté partout et traité comme un étranger dans la patrie que j'espérais retrouver. J'ai été voir, à Tours, MM. Crémieux, Glais-Bizoin et l'amiral Fourichon, sans pouvoir même obtenir d'eux de mourir pour cette France, pour ce malheureux pays que j'aime plus que tout au monde. J'ai demandé, mais en vain, à servir comme simple volontaire, perdu dans la foule, ignoré, sous un nom supposé. Je me suis présenté chez le général d'Aurelle, il ne m'a pas reçu. N'aurez-vous pas pitié de l'affreuse situation qui m'est faite ? Je ne vous demande ni un grade ni une position : rien que la permission de me perdre parmi les volontaires qui combattent à vos avant-postes. Vous n'entendrez jamais parler de moi. Vous-même ne m'avez pas reconnu... Qui se rappelle aujourd'hui le prince de Joinville ? Qui pourrait reconnaître celui que trente années d'exil et de chagrin ont rendu étranger à tous ?

"En présence de cette douleur navrante, je sentais peu à peu l'émotion me serrer la gorge.

"Malgré moi, ma pensée se reportait au 15 août 1844, au bombardement de Mogador. J'étais à bord de la frégate *Le Suffren*, commandée par ce jeune et brave amiral estimé et aimé de tous et alors l'orgueil de notre marine.